

naude effleure le bout de son museau. Ce sont les singes qui viennent de se mettre en campagne. Ils choisissent toujours leur base d'opérations avec une sûreté de coup d'œil qui fait honneur à leurs aptitudes stratégiques. Un arbre se trouve-t-il à peu de distance du crocodile, chaque macaque se suspend à son tour par une de ses quatre mains à la branche la plus rapprochée du sol et, en se balançant, va toucher le monstre entre les deux naseaux. Celui-ci ouvre les yeux, mais son insaisissable ennemi est à l'abri de toute atteinte et se tient prêt à recommencer ses mauvais tours avec la même agilité.

Lorsque l'arbre est trop éloigné pour que les plus intrépides gymnasiarques de la tribu puissent atteindre le crocodile sans lâcher la branche, les quadrumanes forment une chaîne en se tenant par la main, et bientôt on voit une guirlande de singes se balancer dans les airs.

Celui qui se trouve à l'extrémité voisine du sol reçoit de ses camarades une impulsion suffisante pour effleurer, en passant, la tête du monstre et s'éloigner ensuite comme un balancier de pendule qui obéit à un mouvement d'oscillation.

Parfois la victime de ces mauvais tours perd patience et fait voir deux formidables rangées de dents. Alors des cris de triomphe éclatent sur toutes les branches de l'arbre : les singes célèbrent leur victoire à grand renfort de contorsions et de grimaces. Si le crocodile avait affecté une majestueuse indifférence, il aurait peut-être, à longue, fatigué ses persécuteurs, mais il a eu le tort de se mettre en colère, et ses ennemis ne lui permettraient pas de dormir au soleil.

G. LABADIE-LAGRAVE.

L'AFFAIRE PAULAC:

Je m'étais installé dans un compartiment vide, avec l'espoir de rester seul pendant le voyage. Mais lorsque le chef de train siffla pour le départ, un gros monsieur ouvrit brusquement la portière et s'écroula sur la banquette en face de moi.

Il épongeait avec énergie sa face rougeaude et il soufflait avec force. Il avait des traits vulgaires, empâtés par une mauvaise graisse, des lèvres minces qui traçaient deux petites barres roses au-dessus d'un double menton, un nez écrasé aux narines ouvertes, et, sous des sourcils drus et broussailleux, deux petits yeux vifs, d'une extraordinaire mobilité d'expression. Ce visage glabre, cette face luisante semblaient appartenir à un acteur ou à un prêtre défroqué.

Je lisais un journal, maugréant à part moi contre la présence de cet intrus, dont la respiration de phoque allait m'empêcher de dormir ; et soudain, je sentis qu'il me dévisageait avec opiniâtreté ; son œil était en arrêt sur mon visage, toute son attention braquée sur ma personne.

Un quart d'heure se passa : l'inconnu s'obstinait à ne point me quitter des yeux. Une telle insistance commençait à m'agacer ; je laissai tomber mon journal et à mon tour je me mis à le regarder.

Alors ses joues se plissèrent, et il esquissa un sourire :

— Mon Dieu ! monsieur, dit-il tout à coup d'une voix de castrat, — et avec un petit sifflement bizarre qui scandait chacune de ses phrases, excusez-moi... psss... mais c'est étourdissant... Oui, c'est à n'y pas croire et je ne sais plus vraiment si je rêve ou si je suis éveillé... pss... Oui, oui, ce sont ses traits, ses lèvres, ses yeux,

son nez, ses oreilles, jusqu'à la couleur de ses cheveux... psss...

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, fis-je avec impatience.

— Ciel ! s'écria-t-il, c'est le même son de voix... psss...

Et me prenant la main, qu'il serra avec effusion, il ajouta sur un ton attendri :

— Ah ! mon cher monsieur, vous ne pouvez vous douter... psss... à quel point vous ressemblez à un homme que j'ai tué !

— Vous dites, monsieur ? demandai-je, pensant avoir mal compris.

— Parfaitement, monsieur, à un beau garçon que j'ai tué le 27 octobre 1881... Une balle en pleine poitrine, monsieur... Il n'a pas fait ouf... psss... !

Et tandis que je le regardais avec stupeur, il continua :

— Vous avez dû entendre parler de ça : l'affaire Paulac, vous savez bien... Eh ! bien, c'est moi qui suis Paulac, psss... J'ai été acquitté, monsieur, on est toujours acquitté quand on tue l'amant de sa femme... Et cependant, monsieur, il était charmant, ce jeune homme, un cavalier de tous points accompli, comme vous.

— Trop aimable ! fis-je en m'inclinant.

— Il me semble, reprit-il, que vous n'avez pas les détails du drame très présents à la mémoire ; d'ailleurs, les journaux ont été si mal renseignés ! Ils ont défiguré la physionomie de l'affaire comme à plaisir. Ce n'était pas cela du tout, mais du tout, psss !... Tenez, permettez-moi de vous rappeler les faits succinctement... Il y avait longtemps déjà, monsieur, que j'avais des soupçons : les allures de ma femme me semblaient bizarres ; elle était nerveuse, elle paraissait préoccupée, elle cherchait de continuels prétextes pour sortir, elle courait les magasins, et tour à tour je la voyais prête au rire ou aux larmes... Symptômes alarmants, monsieur ; je me sentais en danger... Je fis part à ma belle-mère de mes inquiétudes : elle haussa les épaules. Je parlai à ma femme elle-même : elle me traita de fou. Alors mes soupçons se changèrent en certitude. Un jour, j'entendis ma femme prononcer en rêve le nom de Lucien : "Ce Lucien est votre amant," lui dis-je en la secouant par le bras. "Laissez-moi dormir, répondit-elle, je vous ai déjà dit que vous étiez fou !" Mais je n'étais pas fou, monsieur, et je cherchai ce Lucien. Je ne connaissais parmi nos relations personne de ce nom. Alors je m'adressai à une agence et j'appris toute la vérité. Ah ! monsieur, quel coup ce fut pour moi !

— Un mardi, le 27 octobre 1888, je me rendis à Asnières, sachant qu'ils avaient un rendez-vous pour ce jour-là. Je n'avais aucune intention bien arrêtée, monsieur ; j'avais acheté un revolver à tout hasard, mais je n'étais nullement décidé à m'en servir. J'allais là-bas, attiré par une force inconnue, malgré moi en quelque sorte, sans but, et je ne me disais pas : je le tuerai ! ou je la tuerai ! ou je les tuerai tous les deux ! Non, monsieur, je ne savais pas pourquoi j'allais là-bas. J'ai attendu une heure devant la porte, et au bout de dix minutes, je ne me rappelais même pas pourquoi j'étais venu : il y avait une fissure dans ma tête, monsieur, par où toutes mes idées s'étaient échappées. Et voilà que tout à coup ils se sont trouvés devant moi. Depuis un instant, j'avais glissé ma main dans ma poche et machinalement je jouais avec la crosse de mon revolver. A la vue de l'homme, mon cœur se contracta, je pensai brusquement : c'est pour le tuer que je suis ici ! Je tirai l'arme et je la braquai sur lui. Il tendit le bras en